Frances NETHERCOTT, *Writing History in Late Imperial Russia. Scholarship and the Literary Canon*

Wladimir Berelowitch

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/12780>

DOI : 10.4000/monderusse.12780

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 696-699

ISBN : 978-2-7132-2895-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Wladimir Berelowitch, « Frances NETHERCOTT, *Writing History in Late Imperial Russia. Scholarship and the Literary Canon* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 62/4 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 05 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/12780> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.12780>

Ce document a été généré automatiquement le 5 septembre 2022.

Tous droits réservés

Frances NETHERCOTT, *Writing History in Late Imperial Russia. Scholarship and the Literary Canon*

Wladimir Berelowitch

RÉFÉRENCE

Frances NETHERCOTT, *Writing History in Late Imperial Russia. Scholarship and the Literary Canon*, London – New York – Oxford – New Delhi – Sydney : Bloomsbury Academic, 2020, 280 p.

- 1 En 1900 le jeune historien pétersbourgeois Ivan Mikhaïlovitch Greaves (en russe : Grevs), qui enseignait l'histoire universelle, antique et médiévale et qui allait devenir bientôt célèbre, soutint sa thèse de magistère qui portait sur la propriété foncière à Rome au tout début de l'Empire. Or, en raison de la pauvreté des sources, une grande partie de cette thèse reposait sur une analyse des écrits d'Horace, ce qui était pour le moins inhabituel dans les pratiques des historiens et ce qui lui valut un accueil mitigé malgré la bénédiction de son maître prestigieux, le byzantiniste Vasilij Vasil'evskij. En particulier, Fedor Sokolov, spécialiste en épigraphie, science auxiliaire ô combien noble et traditionnelle chez les antiquisants dont il était en quelque sorte le grand maître en Russie, lui demanda sur un mode acide ce qu'il penserait d'une histoire de la paysannerie russe qui serait fondée sur le roman *Eugène Onéguine*. À quoi Grevs répondit que selon lui, Puškin, Turgenev et Saltykov-Ščedrin étaient des sources importantes pour comprendre le monde du servage.
- 2 Ce petit événement, évoqué et commenté par Frances Nethercott (p. 110), n'est pas sans nous rappeler une période encore récente, lorsque des spécialistes des campagnes soviétiques, par exemple, en France, Basile Kerblay, n'hésitaient pas à utiliser la littérature des écrivains paysanniers comme des sources de substitution. Plus généralement, il nous rappelle que les contours de l'histoire, objet d'une transmission

orale et écrite d'un savoir, mais aussi mode de narration pratiquement aussi vieux que l'antiquité grecque, ont subi des évolutions majeures qui, même si on se limite à l'Europe et au XIX^e siècle, n'ont jamais suivi un cours évident et uniforme, car elles furent grandement tributaires de l'air du temps, des configurations institutionnelles, des constructions intellectuelles dont certaines dépassaient de loin les frontières de l'historiographie, de traditions nationales ou locales, enfin des trajectoires individuelles.

- 3 L'auteure de l'ouvrage que nous nous efforçons de présenter ici a choisi un angle lui aussi peu commun : il s'agit pour elle de retracer dans leur complexité les rapports entre, d'une part, l'écriture et les enseignements universitaires de l'histoire, tels qu'ils étaient pratiqués en Russie, et d'autre part la littérature, cette dernière se scindant à son tour en deux branches : d'abord la littérature proprement dite, principalement la littérature orale et médiévale, la poésie et le roman historique et ensuite, l'histoire de la littérature.
- 4 Le domaine embrassé dans l'ouvrage est très considérable, car, bien que son titre évoque la fin de la Russie impériale, Frances Nethercott commence pratiquement par Karamzin et finit dans la Russie soviétique des années 1920. Aussi l'ouvrage est-il concentré, en gros, sur trois générations d'historiens, parmi lesquels elle en privilégie trois en raison de leurs liens jugés très forts avec les modes d'expression littéraires et aussi, sans aucun doute, en raison de la grande influence qu'ils ont exercée sur leurs contemporains, leurs élèves et la postérité de façon générale : il s'agit de Timofej Granovskij, de Vasilij Ključevskij et d'Ivan Grevs. Cependant, l'ouvrage ne suit pas un plan chronologique, mais thématique, en abordant successivement les différents points de contact entre histoire et littérature. L'auteure commence ainsi par camper dans le premier chapitre le cadre institutionnel et aussi informel des enseignements de l'histoire, rappelant, comme cela a déjà été amplement signalé par les mémorialistes et les historiens de cette période, l'importance croissante du séminaire qui, successeur du salon et pendant professoral du *kružok* [cercle] constitua dans les faits un mode parallèle et privilégié de la relation de maître à élève. Selon l'auteure, la structure universitaire, telle qu'elle fut mise en place par Uvarov dans le statut de 1835, joua un rôle déterminant dans la proximité entre histoire et littérature, car ces deux matières, donnèrent naissance à une faculté à part entière (« Histoire et philologie »), en sorte que, avant de se spécialiser, les étudiants suivaient des cours dans ces deux domaines. Le second chapitre est consacré aux trois générations mentionnées plus haut, en présentant successivement de rapides biographies raisonnées des « savants-artistes » Granovskij, Ključevskij et Grevs, et en présentant brièvement tout ce qui, dans leurs parcours, les faisait toucher à la littérature. Par exemple, l'auteure insiste sur Buslaev qui, avec Sergej Solov'ev, joua un rôle essentiel dans la formation de Ključevskij et qui, dans ses travaux comme dans ses enseignements, transgressait les frontières des disciplines et étudiait aussi bien les littératures orales et anciennes européennes dans une optique comparative, traitant ces sources en historien. En passant, l'auteure évoque également Pogodin qui, comme on le sait, s'adonna aussi à l'écriture littéraire. Les deux chapitres suivants nous montrent comment dans l'écriture de ces trois historiens, mais aussi chez d'autres, puisqu'on remonte cette fois à Karamzin, l'histoire ne suit pas les canons du « tournant scientifique » de Ranke et de l'histoire appelée assez faussement « positiviste », mais puise dans les ressources littéraires. Frances Nethercott observe à juste titre à ce propos que la pratique du cours, pris en note puis polygraphié, qui n'était certes pas propre à la Russie, mais qui y fut d'autant plus importante que les manuels universitaires restèrent rares pendant tout le siècle, encouragea, par exemple, un Ključevskij à garder dans la version finale imprimée de son cours sa tournure orale, car, comme ce fut aussi le cas des cours de Granovskij, le sien

était célèbre pour ses qualités oratoires. L'attraction des historiens nommés, mais aussi, par exemple, de Kostomarov, auquel Frances Nethercott consacre de longs développements, pour le portrait et la biographie, soit des grands hommes comme chez le hégélien Granovskij, soit, simplement, de personnages importants tels que le tsar Alexis ou Pierre le Grand chez Ključevskij, soit enfin pour la « biographie économique », comme chez Grevs, fait l'objet du chapitre suivant et participe aussi, selon l'auteure, de ce brouillage de frontières qui fait l'objet de sa recherche.

- 5 Puis l'auteure change de registre : il ne s'agit plus ici de contamination littéraire de l'histoire par le style, mais de la tentation, chez Ključevskij et Grevs, d'utiliser la littérature comme une source historique, susceptible d'alimenter des études sociales et économiques. Pour Grevs, on l'a vu, il s'agit surtout d'Horace, avant qu'il ne migre vers la Renaissance italienne, pour Ključevskij il s'agit de ses deux célèbres études du *Nedorosl* 'de Fonvizin, et d'*Eugène Onéguine*, tous deux personnages littéraires qui, selon l'historien, projettent une lumière unique sur l'histoire de la noblesse russe au XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Les chapitres suivants sont consacrés à l'activité de Grevs en tant qu'organisateur d'excursions, lorsqu'il emmenait ses étudiants en Italie, estimant que ce contact avec le terrain présent était aussi indispensable que le travail de recherche dans les archives, puis à la réception des œuvres littéraires historiques (on se contentera ici de Puškin, Lermontov et Tolstoj). Et enfin, dernier chapitre, l'auteure analyse la façon dont histoire et histoire littéraire furent particulièrement tentées de se rapprocher au début du XX^e siècle, par exemple dans l'œuvre de Geršenzon : non seulement par leurs méthodes, mais aussi dans des projets, comme celui de l'historien pétersbourgeois Kareev, d'une science humaine totale.
- 6 L'ouvrage est riche et touffu et la quantité de sujets abordés est telle qu'il donne parfois l'impression de nombreuses digressions. Il est parfois difficile de suivre l'auteure dans ses différentes thématiques, car elles peuvent se recouper, conduisant inévitablement à des redites. Du reste, ce choix thématique, pour légitime qu'il soit, se combine ici avec une très longue période chronologique et comme, de surcroît, l'auteure ne s'en tient guère aux trois historiens mentionnés, le lecteur est très souvent entraîné dans des sauts chronologiques et un véritable kaléidoscope qui, malgré la finesse et la prudence des analyses, donne parfois l'impression d'une histoire en quelque sorte atemporelle. Dans le rayon des critiques, on peut aussi relever quelques erreurs, par exemple l'évocation des historiens de cour dans la Russie impériale tardive (en réalité, cette institution, au demeurant timide et beaucoup plus faible que dans d'autres monarchies, s'arrêta à Karamzin) ou bien la mention de Pavel Vinogradov et de Sergej Platonov comme élèves de Ključevskij. Mais ce sont des détails.
- 7 Le principal mérite de l'ouvrage est d'avoir traité un sujet original, qui n'a guère été abordé jusqu'à présent concernant l'historiographie russe, et de l'avoir fait sous toutes ses facettes, tout en situant ses analyses dans l'environnement européen, principalement allemand et français, de l'époque. Reste à savoir si toutes ces facettes appartiennent vraiment au même objet et si le narrateur Karamzin, qui a encore tout de l'historien du XVIII^e siècle, a quelque chose à voir avec le très moderne *kraeved* Ivan Grevs, découvreur, à la manière de Vernon Lee, des *genii loci* des cités italiennes et inventeur des excursions urbaines. On aurait peut-être aimé que l'auteure se concentre davantage sur une période, ce qui lui aurait évité ces aller et retour trop rapides dans le temps, par exemple, justement, cette période unique en son genre du début du XX^e siècle, où rayonna le département d'études romanes et germaniques à Saint-Pétersbourg sous l'égide de

Veselovskij, et où, précisément, comme l'écrit Frances Nethercott, des poètes symbolistes comme Vjačeslav Ivanov côtoyaient historiens et spécialistes littéraires.

AUTEURS

WLADIMIR BERELOWITCH

EHESS – Université de Genève